

Études d'histoire religieuse



Terrence Murphy et Roberto Perin, *A concise history of Christianity in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1996, xii, 456 p.

Philippe Rocher

Volume 64, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006664ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006664ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rocher, P. (1998). Compte rendu de [Terrence Murphy et Roberto Perin, *A concise history of Christianity in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1996, xii, 456 p.] *Études d'histoire religieuse*, 64, 125–128.
<https://doi.org/10.7202/1006664ar>

Terrence Murphy et Roberto Perin, *A concise history of christianity in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1996, xii, 456 p.

À l'origine de *A concise history of christianity in Canada* se trouve l'idée de remplacer les trois volumes de l'ancienne *History of the christian church in Canada* née, voici plus de vingt-cinq ans, de la collaboration de H.H. Walsh, John S. Moir et John Webster Grant au lendemain du centenaire de la confédération canadienne. L'entreprise était nécessaire tant se sont multipliées, depuis cette publication, les réalisations éditoriales, au premier rang desquelles s'impose le *Dictionary of canadian biography*, et les études historiques publiées par les revues spécialisées. Hommage rendu aux histoires du catholicisme et du protestantisme qui ont souvent ouvert et ouvrent encore des voies aux jeunes chercheurs, une mise à jour était plus encore indispensable du fait du développement de la recherche historique, avec ses questions différentes et ses problématiques renouvelées.

D'un autre point de vue, une nouvelle histoire était d'autant plus attendue que le climat, depuis la rédaction du désormais vénérable triptyque imaginé par le Dr Lorne Pierce et réalisé par J.W. Grant, a considérablement changé. Il ne pouvait en effet plus s'agir, comme il y a un quart de siècle à l'heure de l'œcuménisme militant, d'écrire une histoire de l'église chrétienne en insistant, peu ou prou, sur les aspects communs aux deux confessions protestante et catholique comme pour gommer autant que possible ce qui les avait divisées. Au milieu des années quatre vingt-dix, la tâche apparaissait donc de rédiger une histoire du christianisme au Canada qui tiendrait compte d'abord et avant tout des apports les plus importants de la recherche en histoire religieuse.

Fallait-il pour autant parler de ce que les historiens appelèrent un temps, avant de l'abandonner pour cause de qualificatif trop ambigu*, la «religion populaire»? Une fois ou l'autre, l'expression revient sous la plume de l'un des cinq auteurs qui se partagent, au travers de cinq chapitres, l'histoire du christianisme au Canada depuis ses origines au XVI^e siècle. Mais rapidement délimitée quant à son champ de signification, elle ne sert pas à relancer ce débat d'historiens, pas plus que d'autres d'ailleurs, mais contribue à combattre, s'il en était encore besoin, le mythe d'un «âge d'or» du christianisme, d'une époque d'uniformité des croyances et des pratiques religieuses à l'intérieur des confessions chrétiennes.

Selon la volonté de ses auteurs, *A concise history of christianity in Canada* se veut en effet avant tout une synthèse pour les étudiants et un ouvrage accessible au lectorat «grand public». Avec l'ambition d'offrir une vue générale de l'histoire du christianisme au Canada, son propos se situe dans une chronologie allant de l'exploration nord-américaine jusqu'aux rivages des années 60 de notre siècle. Successivement rédigés par Terry

Crowley, Gilles Chaussé, Terrence Murphy, Roberto Perin et Brian Clarke, tous universitaires et auteurs d'études spécialisées en rapport à la période qu'ils traitent, les cinq chapitres de l'ouvrage abordent cette histoire en trois grandes périodes, depuis les origines jusqu'à la conquête anglaise, de 1760 jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la dernière époque couvrant le siècle qui a précédé les «révolutions» et transformations des années 50-60. Compte tenu des différences de cultures de sociétés structurées autour d'une langue, les deux dernières périodes sont examinées non pas au vu des limites géographiques mais en fonction de la langue anglaise ou française des populations. De sorte que si 1840 convenait pour évoquer dans l'histoire du catholicisme des francophones le début d'un «renouveau», 1854, l'année durant laquelle le parlement du Canada a renoncé à subventionner l'église d'Angleterre avec l'espoir de voir par là émerger une église «nationale», correspondait en revanche mieux pour traiter du «revival» protestant jusqu'aux années 60. De tels choix linguistiques et chronologiques, qui comme tous choix ont sans doute leurs défauts, ont l'avantage de focaliser l'intérêt sur des groupes de populations où l'une des deux confessions, protestante et catholique, est nettement majoritaire, tout en montrant qu'une diachronie entre des histoires particulières n'exclut pas une similitude au regard des tendances générales.

À la lecture, cette synthèse claire et très bien informée ouvre au lecteur un panorama sur nombre de facettes d'une très riche histoire.

Celle de l'épopée, largement rapportée par les célèbres *Relations*, des premiers Jésuites venus évangéliser, jusqu'au martyr, les «sauvages». Zèle missionnaire pourtant très vite appelé à se faire moins grand, tout au moins auprès des Amérindiens que l'on entend dès lors moins suivre dans leurs pérégrinations que sédentariser. Un tel encadrement des familles huronnes, comme dans la «réduction» de Sillery près de Québec, donnant alors à espérer d'abord la réussite de l'éducation chrétienne de leurs enfants. Durant la décennie qui précède la conquête anglaise, les échos de la réforme et de la contre-réforme européennes en Nouvelle-France sont comme des appels à un regain d'évangélisation. Mais c'est aussi le temps des premières rivalités entre Jésuites et Sulpiciens, du déclin de la prédominance des premiers avec l'arrivée des seconds en 1657.

Sous l'influence britannique, le Canada reste un territoire où prêtres et pasteurs ont toujours fort à faire avec des croyants pas toujours très fidèles aux prescriptions de leur clergé.

Époque de la naissance du désir de l'église anglicane de convertir les francophones en majorité catholiques, désir dans lequel elle s'attardera longtemps, c'est aussi le temps où les évêques catholiques entament d'excellentes relations appelées à perdurer avec les autorités britanniques.

En général, les relations des catholiques et des protestants seront tout aussi bonnes, jusqu'à des exemples d'œcuménisme avant la lettre, sauf lorsque, par son désir de mariage, un catholique risque de perdre la «vraie foi» en s'engageant pour le cœur d'une protestante. À la fin du XVIII^e siècle, quoique inféodée à Londres autant qu'à Rome, l'église catholique canadienne est confrontée à la baisse de la pratique et aux tentations philosophiques peu catholiques des Lumières. Mais décidément loyaliste à l'heure de l'indépendance des colonies anglaises pourtant fort intéressées par une sympathie à leur cause des francophones canadiens, l'église s'attache d'abord à réorganiser le maillage de ses diocèses. Peinée de ce que la révolution fait subir à ses coreligionnaires de France, elle rêve alors, doublement aiguillonnée par le protestantisme toujours en mal de conversation et le libéralisme catholique défendu par les émules de Lamennais, à un modèle de société chrétienne fédérée par la langue française qu'enseigneraient ses écoles et collèges.

Dès cette époque, mais pour un effet manifesté bien longtemps après le revival du protestantisme issu des États-Unis d'Amérique, le cadre du renouveau catholique, sensible seulement à partir de 1840 est d'ores et déjà constitué. Dynamisées par un «revival» plus précoce, les églises protestantes comblent alors leurs différences et proposent, avec un discours unifié, l'amorce d'une identification à la langue anglaise et à la civilisation britannique qui marginalise ceux des canadiens qui, bien que de langue anglaise comme les Irlandais, refusent ce modèle culturel.

Parvenu au terme de cette histoire, quelques questions demeurent pourtant ouvertes.

Faut-il, avec Roberto Perin, reconnaître que la farouche volonté des catholiques francophones de défendre un modèle de chrétienté sociale est à l'origine du retard pris par le Québec dans la mise en place d'un «état-providence»? De même, on peut s'interroger sur la notion de «transition» appliquée à la période qui s'ouvre à partir de 1920. Comme si les initiatives prises au lendemain de l'exhortation de Pie XI de refaire chrétiennes les sociétés humaines, n'étaient que des tentatives vaines et comme à rebours au cours d'une phase intermédiaire dont le mouvement devait inéluctablement aboutir à la «révolution tranquille» québécoise. Sans doute la «triangulation» église, culture et modernité doit-elle se laisser lire moins simplement**.

Pour clore l'ouvrage, l'épilogue se veut, selon Terrence Murphy, une série de «reflets impressionnistes des grands développements majeurs» intervenus depuis les années 60. Si l'on convient que la prudence est dans ce genre d'exercices de rigueur, on peut cependant regretter que l'auteur d'un tel tableau s'en tienne aux seules grandes lignes de la réorientation

catholique et de la montée des forces «conservatrices» à l'intérieur des protestantismes depuis les années 60 jusqu'aux années 80. Car si l'on y retrouve en effet quelques traits anecdotiques sur les problèmes de sexualité de certains clercs, qui ont marqué sans doute plus la presse et l'opinion qu'ils n'intéresseront les historiens à venir, rien n'apparaît concernant l'influence sur le christianisme des nouvelles formes de religiosités, comme le New-Age, apparues au lendemain de l'éclatement. Mais sans doute est-ce là une curiosité dépassant de loin le cadre de la synthèse voulue par les auteurs.

Aussi, au terme de cette *Concise history of christianity in Canada* déplorera-t-on seulement, alors que le cahier documentaire apporte peu au propos, l'absence d'une bibliographie que ne pallient pas les notes d'un maniement malcommode. Car une bibliographie, même sommaire, eut été bien utile dans un ouvrage appelé à devenir une référence. Au moins jusqu'à ce qu'une nouvelle entreprise, comme celle d'une histoire religieuse du Canada, par exemple, ne vienne s'offrir pour présenter, avec le résultat des travaux en cours et à venir, une étude comprenant les trente dernières années.

* Voir la synthèse du problème et des débats par Pierre Boglioni dans la préface à Marie-Aimée Cliche, *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France, Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Presses de l'université Laval, 1988, p. vii-xvii.

** Gilles Routhier, «Quelle sécularisation? L'église du Québec et la modernité», Brigitte Caulier, *Religion, sécularisation, modernité, Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1996, p. 73-96.

Philippe Rocher,
Centre André-Latreille,
Lyon.

* * *

Gabriel Audisio, *Les Français d'hier – Tome 2: Des croyants, XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1996, 479 p.

Quiconque enseigne l'histoire de la religion est en mesure d'apprécier la faiblesse des connaissances dans ce secteur de la culture. Cela est grave et doit inquiéter dans la mesure où le monde présent devient incompréhensible et l'espace, opaque. À la suite d'Audisio, chacun pourrait apporter des exemples pour étayer cette affirmation. Il n'y a pas à s'en indigner mais à l'expliquer.